

les chairs se déchirer, et tout son corps frissonner du frisson de la mort. On entend blasphémer les Juifs et hurler les bourreaux. Puis, ces orateurs sacrés, de leur main vénérable et majestueuse, si pleine de bonnes œuvres, imposée sur la tête des fideles, leur indiquaient d'une manière frappante, *inoubliable*, les stations où succomba le Sauveur sous le poids de sa croix, où il rencontra les saintes femmes, où il rencontra sa Mere. . . . Oh ! qu'ils sont beaux les passages des saints Pères, lorsque ces grands génies se mettent pieusement en admiration devant la Croix !

“ Non, il ne manque rien à la gloire des écrivains religieux, sous quelque point de vue que vous les considérez.

“ Comptez, si vous le pouvez, tous les *Traité de la Croix* et tous les livres qui ont été composés à son ombre. Comptez tous ses philosophes, tous ses apologistes, tous ses orateurs, tous ses controversistes, tous ses historiens, tous ses poètes ! Quelle imposante armée de savants et d'hommes de génie !

“ Apparaissent vers la fin de cette longue période, ô Descartes, ô Malebranche, ô Bossuet, ô Bourdaloue, ô Massillon, ô Fénelon, ô Corneille, ô Racine, ô Chateaubriand ! Notre langue s'est-elle jamais enrichie, éternelle de chefs-d'œuvre comparables à ceux que vous avez produits ? Et lors même que vous ne traitez pas explicitement de la croix et de la religion, n'étaient-ce pas ces deux grandes et éloquents maîtresses qui conduisaient votre plume, dans le développement de vos plus beaux, de vos plus nobles, de vos plus fiers caractères, de vos plus gracieuses descriptions, et même de vos plus graves et plus grandioses périodes ? Oui, c'est vous, Bossuet, qui avez fait sortir notre langue de sa quasi-barbarie ! C'est vous, Racine, qui nous avez révélé toute la pureté, toute l'harmonie des vers ! ”

L'auteur démontre ensuite, qu'en dehors des ouvrages religieux, composés à l'ombre de la Croix, nous n'avons ni ouvrages scientifiques,

ni ouvrages philosophiques transcendants ; ni orateurs éloquents et suivis, ni poésie véritablement inspirée, ni philosophie solide. Il passe en revue, pour prouver sa thèse, les diverses œuvres profanes de tous les siècles. Suit une longue étude sur les *Romans* au dix-neuvième siècle. -

Mais, nous en avons assez dit pour montrer l'importance et l'opportunité de cet ouvrage.

—ooo—

{Pour l'Album des Familles}

—

## CONTES IRONIQUES

PAR

CHARLES BUET

Un beau volume de 296 pages, illustré de 18 vignettes par Alexis Lemaitre. Paris, imprimerie Trosse, 1883.—Prix 3 f. 50 c.

Ce n'est pas la première fois que nous avons l'occasion de parler de Chs Buet dans cette Revue. Nos lecteurs connaissent déjà ses *Histoires Cosmopolites* et ses *Contes à l'Eau de Rose*. La réputation littéraire de notre ami Buet a marché rapidement. C'est aujourd'hui le vindex de la *Comédie Politique*, l'auteur applaudi du *Prêtre*, l'écrivain “ monthyonne ” qui vient de faire paraître les *Contes Ironiques*. La tâche du critique se trouve ainsi simplifiée ; nous n'avons besoin de parler ni de son talent de conteur ni de ses mérites de psychologue.

Nous sommes du petit nombre de ces difficiles qui préfèrent un bon sonnet à un long poème et qui donneraient tous les romans des modernistes pour une simple nouvelle de 20 pages, pourvu que dans ces 20 pages il n'y ait que les 640 lignes strictement et absolument nécessaires au développement de l'action. Le conte n'est qu'un sonnet en prose. On le lit facilement, mais on l'écrit avec peine. Quand on l'a écrit, il faut que l'auteur en soit content ou qu'il le brûle séance tenante. Quand on l'a lu il

faut que le lecteur ait envie de le relire ou qu'il repousse le livre avec fatigue. Il n'y a pas de milieu. Je suis sûr que Buet a eu beaucoup de peine à parachever ses dix-huit *Ironiques* avant d'en être satisfait, cela fait son éloge. Quant à moi, après les avoir lus, je les ai relus. L'éloge est bilatéral.

Charles Buet est un conteur tout personnel. Sa personnalité se révèle dans les sujets qu'il traite, dans la langue qu'il assouplit aux besoins de sa pensée, dans le style qui lui appartient en propre, dans les étincelles de son âme et dans les paillettes de son esprit, dont il pique la robe un peu trop étoffée, où se drapent ses conceptions. Il est aussi soucieux de la mise en scène que du mobilier de son appartement. Son style, plein de grâce, de force et de coloris, a tantôt la limpidité suave de l'opale noyée dans l'azur, tantôt l'éclat brusque et énergique d'un émail polychrome. Ses personnages sont bien dessinés et les caractères vigoureusement soutenus ; ses femmes, bien qu'un peu uniformes et calquées sur le même patron, sont presque toujours des profils d'une délicatesse rare ; on ne peut tout au plus que les accuser de froideur ; ce sont des camées.

Il est bien entendu que ces Contes n'ont d'ironique que le titre. Il y a là des sujets parisiens, des sujets fantastiques, des sujets catholiques et des études finement esquissées. Après une préface sous forme de souvenirs lyriques, sur laquelle nous n'avons pas à nous prononcer, parce que notre nom est en cause dans l'épigraphe, le recueil s'ouvre par un récit d'un puissant intérêt dramatique : *Dieu dans un bouge*, où la figure d'un prêtre, cette figure modeste et sublime, dont Buet s'est fait le peintre et l'apologiste, apparaît plus grande encore par le contraste du cadre. Ici Dieu pardonne à la courtisane repentante ; sous la *Soutane aux Orties* la mère du prêtre apostat repousse avec horreur son fils qui l'implore, et dans le *Castellaccio* la fille de l'homme assassiné laisse mourir désespéré le meurtrier qui avoue son crime. Les hommes valent bien leur réputation.

Les sujets parisiens ont une allure plus vive, plus dégagée.